

Délimiter la frontière entre animalité et humanité : Le sens philosophique des discours sur la surdité au siècle des Lumières *

動物性と人間性の境界：フランス啓蒙哲学と「聾啞者」問題

SAKAKURA, Yûji
坂倉裕治

【要旨】 医学、とりわけ解剖学の洗練を背景として、身体機能に障害をもった人々の教育可能性が西ヨーロッパにおいて本格的に議論されはじめるのは、16世紀のことである。17世紀にイベリア半島ではじまった「聾者」に音声言語を獲得させようという試みは、徐々に西ヨーロッパに、そして全世界へと広がっていく。18世紀中葉のフランスでは、ポルトガル系ユダヤ教徒ベレールの実践が有名である。世紀後半には、手話を用いて「聾啞者」を教育したジャンセニスト、レペの試みがあり、彼の死後、その志をついで無償の国立聾啞学院が革命政府によってパリに設立される。「聾啞者」教育の試みは、当代の思想家たちに思考の手がかりを与えるとともに、彼らの著作が実践の理論的な支えとなっていく。本稿では、18世紀フランスにおける「聾啞者」をめぐる議論が生み出した、形而上学的議論と教育実践との緊密な共犯関係の思想史的意味を検証する。

キーワード 聾啞者、感覚論哲学、コンディヤック、教育可能性

Il s'agira dans cet article de resituer les discours sur « les sourds-muets » au XVIII^e siècle en France dans le contexte philosophique de l'époque. Si ce corpus peut paraître au premier abord excessivement spécifique, ses enjeux, me semble-t-il, touchent à une des problématiques les plus fondamentales de la philosophie occidentale : qu'est-ce qui distingue le genre humain des animaux ? A suivre la formule d'Emmanuel Kant (1724-1804) selon laquelle « l'homme est la seule créature qui soit susceptible de l'éducation »¹, ce n'est certainement pas sans raison que l'on a privilégié, dans l'histoire des « infortunés », la France au XVIII^e siècle avec les

noms de deux grands pionniers de l'instruction des « sourds-muets », Jacob Rodrigue Pereire (1715-1780), juif d'origine portugaise, et le janséniste Charles-Michel abbé de l'Epée (1712-1789).

« Jusqu'au milieu du XVI^e siècle, sur la foi de je ne sais quelles lois absurdes, ils [les sourds-muets] étaient presque partout relégués dans la catégorie des idiots et des aliénés. Les Lycurgue de ces temps d'ignorance prétendaient justifier cette proscription en rejetant l'éducation de ces infortunés parmi les impossibilités et les chimères »².

En effet, la tradition des lois romaines a dépossédé « les sourds-muets » d'une grande partie des droits civils, en les prenant pour les êtres privés d'intelligence³ et ce n'est qu'au XVI^e siècle que l'on a défriché sérieusement en Europe occidentale la possibilité d'instruire les handicapés physiques. L'anatomie moderne a permis d'expliquer mécaniquement la capacité auditive et les organes vocaux ainsi que les difformités corporelles⁴. On a tenté de disséquer le langage aussi bien, en décomposant une phrase en propositions, en mots, ou en sons etc. Les essais en vue de faire prononcer des paroles aux « sourds-muets », entrepris dans la péninsule ibérique au XVII^e siècle, se sont répandus dans le monde entier au cours des siècles suivants.

1. Anatomie métaphysique

En France au milieu du XVIII^e siècle, les tentatives de Pereire rapportés dans les périodiques⁵ ont attiré l'attention des naturalistes et des philosophes de l'époque. D'autre part, les activités des instituteurs des infortunés ont été soutenues par la théorie philosophique de l'époque, notamment celle d'Etienne Bonnot de Mably abbé de Condillac (1714-1780). On peut consulter par exemple un article sur Roch-Ambroise-Cucurron Sicard (1742-1822), successeur critique de l'Epée et premier directeur de l'Institution Nationale des sourds-muets de Paris, fondé par le gouvernement révolutionnaire juste après la mort du janséniste bénévole :

« Il faut avoir vu M. l'abbé Sicard opérer avec ses élèves, pour comprendre ce que l'humanité lui doit. Il réalise à tout moment la méthode progressive imaginée par l'abbé de Condillac, dans l'organisation d'une statue, dont l'intelligence se développe à mesure qu'elle acquiert des sens : c'est réellement le plus beau spectacle, le plus curieux, le plus instructif qui puisse attirer l'attention d'un philosophe ; c'est le commentaire & la preuve en action de la théorie lumineuse de Locke & de son disciple Condillac, sur les opérations de l'entendement »⁶.

Il est ici fait référence à l'idée de Condillac, proposée dans son *Traité des sensations*, d'observer « une statue organisée intérieurement comme nous, et animée d'un esprit privé de toute espèce d'idées »⁷, en lui donnant chacun des cinq sens ou plusieurs sens combinés.

On pourrait consulter aussi deux autres textes. D'abord on peut rappeler que George-

Louis Leclerc Buffon (1707-1788), a proposé à la fin de sa description sur « des sens en général » dans *l'Histoire naturelle de l'homme*, d'imaginer « un homme tel qu'on peut croire qu'étoit le premier homme au moment de la création, c'est à dire, un homme dont le corps & les organes seroient parfaitement formez, mais qui s'évailleroit tout neuf pour lui-même & pour tout ce qui l'environne » pour examiner « quels seroient ses premiers mouvemens, ses premières sensations, ses premiers jugemens »⁸.

Enfin Denis Diderot (1713-1784) a précisé plus clairement dans une page célèbre de la *Lettre sur les sourds-muets* le sens de l'expérience spéculative dont il s'agit :

« Mon idée serait donc de décomposer pour ainsi dire un homme, et de considérer ce qu'il tient de chacun des sens qu'il possède. Je me souviens d'avoir été quelquefois occupé de cette espèce d'anatomie métaphysique, et je trouvais que de tous les sens l'œil était le plus superficiel, l'oreille le plus orgueilleux, l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus superstitieux et le plus inconstant, le toucher le plus profond et le plus philosophe »⁹.

Bien sûr, à travers ce genre d'« anatomie métaphysique », les philosophes des Lumières cherchent la nature humaine dans sa forme la plus simple, la plus originale, ou la plus primitive possible. C'est pourquoi ils s'intéressent aux êtres situés à la frontières entre humanité et animalité.

Dans ce contexte, les philosophes cherchent dans la nature des animaux l'archétype de la nature humaine parce que l'anatomie comparée fournit des exemples de la ressemblance organique entre l'homme et les animaux — en particulier les singes¹⁰. Les philosophes se rapportent aux anthropoïdes, entre autres l'orang-outang, dont le nom signifie en malais « homme des bois »¹¹. Philosophes et naturalistes s'intéressent aux hommes vivants dans les bois séparément de la société civile¹². Pierre-Joseph Bonaterre (1752-1804) écrit ainsi au sujet du fameux « sauvage de l'Aveyron », l'enfant trouvé « dans les bois » à la fin de XVIII^e siècle :

« Un phénomène aussi étonnant, fournira à la philosophie et à l'histoire naturelle des notions importantes sur la constitution primitive de l'homme et sur le développement de ses facultés intellectuelles, pourvu que l'état d'imbécillité, que nous avons remarqué dans cet enfant, ne mette point, d'obstacle à son instruction; mais il n'est point de succès qu'on ne puisse attendre de cet instituteur philosophe, qui a opéré tant de prodiges dans ce genre d'éducation ; et il faut espérer que l'enfant qui vient d'être confié à ses soins deviendra, peut-être, un jour, l'émule de Massieu [un élève de Sicard], de Fontaine et de Mathieu »¹³.

Si les philosophes des Lumières s'intéressent aux « sourds-muets », c'est qu'ils considèrent ceux-ci comme des hommes vivants dans la société mais toujours privés des relations avec les autres hommes :

« il [un sourd et muet de naissance] est une image très approchée de ces hommes fictifs, qui, n'ayant aucun signe d'institution, peu de perceptions, presque point de mémoire, pourraient passer aisément pour des animaux à deux pieds ou à quatre »¹⁴.

Ce genre de qualification est assez courant au XVIII^e siècle, y compris chez les pionniers de l'instruction des « sourds-muets » :

« L'intérêt que la Religion et l'humanité m'inspirent pour une classe vraiment malheureuse d'hommes semblables à nous, mais réduits en quelque sorte à la condition des bêtes, tant qu'on ne travaille point à les retirer des ténèbres épaisses dans lesquelles ils sont ensevelis, m'impose une obligation indispensable de venir à leur secours, autant qu'il m'est possible »¹⁵.

On peut se référer ici à la définition du mot « bête » donnée dans le *Dictionnaire de Trévoux* (1743-1752) : « Animal privé de raison. Ce mot signifie la même chose que celui d'animal ; excepté que les hommes n'y sont pas compris ». Si « les sourds-muets » ont été réduits à la condition des bêtes, c'est que l'on les tient pour des êtres privés du *λόγος* (parole, raison).

« Les sourds-muets eurent long-temps le double malheur d'être privés par leur infirmité du commerce des hommes, et d'être confondus avec les idiots et les insensés. Les anciens les regardèrent comme des victimes de la fatalité, frappées du courroux céleste »¹⁶.

En parlant de « l'instruction d'un sauvage mise en action »¹⁷, Sicard qualifie « un sourd-muet » privé de relations avec les autres comme « un être parfaitement nul dans la société, un automate vivant, une statue, telle que la présente *Charles Bonnet*, et, d'après lui, *Condillac* ; une statue dont il faut ouvrir, l'un après d'autre, et diriger tous les sens, et suppléer à celui dont il est malheureusement privé »¹⁸. Ce malheureux, plongé dans un « sommeil de mort », n'est d'après lui qu'« une sorte de machine ambulante, dont l'organisation, quant aux effets, est inférieure à celle des animaux. Si on dit qu'il est un sauvage, on relève encore sa triste condition ; car il ne l'est, ni sous le rapport moral qui existe, jusqu'à un certain point, chez le sauvage, ni sous le rapport de communication avec ses semblables, sous lequel il lui est bien inférieur ; car celui-ci entend les sons mal articulés de ceux qui l'entourent »¹⁹.

« Tel est le Sourd-Muet dans son état naturel ; le voilà tel que l'habitude de l'observation, en vivant avec lui, m'a mis à même de le dépeindre. C'est de ce triste et déplorable état qu'il faut le retirer, avant de songer d'en faire un laboureur, un vigneron, un ouvrier d'une profession quelconque. Il faut donner un nouvel être à cet automate qui n'est qu'animé, établir quelque lien de communication entre lui et les autres hommes ; il faut adoucir cette

brute, humaniser ce sauvage, lui apprendre qu'il n'est pas seul dans la nature ; que tout ne doit pas se rapporter à lui ; qu'il y a des nœuds qui lient les hommes entre eux, et qui les rendent dépendans les uns des autres ; qu'il y a des propriétés à respecter ; en un mot, lui apprendre qu'il est homme, et quels sont les droits, et surtout les devoirs de l'homme »²⁰.

Ce n'est pas par hasard que l'on se sert ici des mots familiers dans la théorie des animaux-machines de Descartes, comme « bête » ou « automate ». Les discours sur l'éducabilité des « sourds-muets », regardés « comme des espèces d'automates destinés à végéter dans le monde »²¹, se fondent en effet sur les débats autour de la philosophie cartésienne.

2. Contre le cartésianisme

Si les philosophes des Lumières se sont intéressés aux « sourds-muets » et aux « aveugles », c'est que ceux-ci leur ont fourni des « preuves matérielles » pour critiquer les partisans des « idées innées » cartésiennes. Julien Offroy de La Mettrie (1709-1751) qualifie, par exemple, le rapport de Bernard Le Bouyer de Fontenelle (1657-1757) sur un « sourd de Chartres », paru dans *l'Histoire de l'Académie royale des sciences*, d'histoire qui confirme que toutes les idées viennent des sens, parce que le jeune homme dont il s'agit ne comprenait pas les significations des mots tels que Dieu, âme, ou bonté avant sa « guérison ».

« M. Felibien, de l'Académie des Inscriptions, fit sçavoir à l'Académie des Sciences un événement singulier, peut-être inoui, qui venoit d'arriver à Chartres. Un jeune Homme de 23 à 24 ans, fils d'un Artisan, sourd & muet de naissance, commença tout d'un coup à parler, au grand étonnement de toute la Ville. On sçut de lui que quelques trois ou quatre mois auparavant il avoit entendu le ton des Cloches, & avoit été extrêmement surpris de cette sensation nouvelle & inconnue. Ensuite il lui étoit sorti une espèce d'eau de l'oreille gauche, & il avoit entendu parfaitement des deux oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois à écouter sans rien dire, s'accoutumant à répéter tout-bas les paroles qu'il entendoit, & s'affermissant dans la prononciation & dans les idées attachées aux mots. Enfin il se crut en état de rompre le silence, & il déclara qu'il parloit, quoique ce ne fût encore qu'imparfaitement. Aussi-tôt des Théologiens habiles l'interrogerent sur son état passé, & leurs principales questions roulerent sur Dieu, sur l'Ame, sur la bonté ou la malice morale des actions. Il ne parut pas avoir poussé ses pensées jusques-là. Quoiqu'il fût né de parens Catholiques, qu'il assistât à la Messe, qu'il fût instruit à faire le signe de la Croix, & à se mettre à genoux dans la contenance d'un homme qui prie, il n'avoit jamais joint à tout cela aucune intention, ni compris celle que les autres y joignoient. Il ne sçavoit pas bien distinctement ce que c'étoit que la mort, & il n'y pensoit jamais. Il menoit une vie purement animale, tout occupé des objets sensibles & présens, & du peu d'idées qu'il recevoit par les yeux. Il ne tiroit pas même de la comparaison de ces idées tout ce qu'il semble qu'il en auroit pû tirer. Ce n'est pas qu'il n'eût naturellement de l'esprit ; mais

l'esprit d'un homme privé du commerce des autres est si peu exercé, & si peu cultivé, qu'il ne pense qu'autant qu'il y est indispensablement forcé par les objets extérieurs. Le plus grand fonds des idées des hommes est dans leur commerce réciproque »²².

Ce rapport est cité entièrement par Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768), chirurgien distingué²³, par Buffon²⁴ et dans un article de *Mercure de France* sur Pereire²⁵ et rappelé par les philosophes entre autres Condillac²⁶ et Claude Adrien Helvétius (1715-1771)²⁷.

L'influence de ce rapport se prolonge jusqu'au milieu de XIX^e siècle. Joseph Marie de Gérando (1772-1842), idéologue et administrateur de l'Institution Nationale des sourds-muets de Paris, écrit par exemple :

« On a placé l'idée de Dieu au nombre des idées innées ; consultez les sourds-muets ; ils vous répondront. Ce n'est qu'après un certain nombre de préparations intermédiaires qu'on peut la leur faire concevoir, et lorsqu'on y a réussi, leur étonnement prouve assez combien elle est nouvelle pour eux. (...) Massieu [un élève de Sicard] a écrit l'histoire de sa vie, qu'on donnera bientôt au public. Il y a exposé lui-même la suite des pensées qui occupoient son esprit avant son éducation ; il nous apprend lui-même, combien toute espèce de notion abstraite et intellectuelle lui étoit alors inconnue. Les partisans des idées innées se refuseront-ils à un si éclatant témoignage ? »²⁸.

On ne peut donc pas réduire les discours sur l'éducabilité des « sourds-muets » au XVIII^e siècle à la charité chrétienne, et il faudrait respecter le contexte philosophique qui puisse menacer les apologistes²⁹.

3. *Prodiges de l'éducation*

Bien que Buffon ne fût pas un militant actif de la philosophie des Lumières, il y a contribué en fournissant de précieux exemples fondés sur une science indépendante de la Religion. Son *Histoire naturelle* contient de beaux traités sur la nature humaine comparée avec celle des animaux où le grand naturaliste analyse le mécanisme du corps. Dans la description du sens de l'ouïe, inspirée par l'activité de Pereire, il insiste sur le fait que l'on peut suppléer un sens manquant par les autres.

« Un sourd de naissance est nécessairement muet, il ne doit avoir aucune connaissance des choses abstraites et générales. Il serait cependant possible de communiquer ces idées qui leur manquent et même de leur donner des notions exactes et précises des choses abstraites et générales par des signes et par l'écriture. Il y en a même dont on a suivi l'éducation avec soin pour les amener à un point plus difficile encore, qui est de comprendre le sens des paroles par le mouvement des lèvres de ceux qui les prononcent, rien ne prouveraient mieux combien les sens se ressemblent au fond et jusqu'à quel point

ils peuvent se suppléer »³⁰.

Buffon a invalidé l'ordre des cinq sens, discuté depuis Platon et Aristote, en disant que « les sens ayant tous un principe commun, & n'étant que des formes variées de la même substance, n'étant en un mot que des nerfs différemment ordonnez & disposez, les sensations qui en résultent ne sont pas aussi essentiellement différentes entre elles qu'elles le paroissent »³¹.

Cet argument permet d'étendre la limite de l'éducabilité. En effet, les pionniers de l'instruction des « sourds-muets » essaient leur apprendre à distinguer des sons qui composent la parole par l'association de sensations visuelles, tactiles, olfactives, ou gustatives. Par exemple, la « lecture labiale » découverte par Johann Konrad Ammann (1669-1724), médecin suisse qui a ouvert un cabinet à Amsterdam, a attiré l'attention de La Mettrie, philosophe-médecin enthousiasmé par les théories iatromécanistes de son maître Hermann Boerhaave (1668-1738).

« Vous savez par le Livre d'Amman, et par tous ceux qui ont traduit sa Méthode, tous les prodiges qu'il a su opérer sur les sourds de naissance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles ; et en combien peu de tems enfin il leur a appris à entendre, parler, lire, et écrire. Je veux que les yeux d'un sourd voient plus clair et soient plus intelligens que s'il ne l'étoit pas, par la raison que la perte d'un membre, ou d'un sens, peut augmenter la force, ou la pénétration d'un autre : mais le Singe voit et entend ; il comprend ce qu'il entend et ce qu'il voit. Il conçoit si parfaitement les Signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu, ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât sur les disciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des Singes seroit-elle impossible ? Pourquoi ne pourroit-il enfin, à force de soins, imiter, à l'exemple des sourds, les mouvemens nécessaires pour prononcer ? Je n'ose décider si les organes de la parole du Singe ne peuvent, quoiqu'on fasse, rien articuler ; mais cette impossibilité absolue me surprendroit, à cause de la grande Analogie du Singe et de l'Homme, et qu'il n'est point d'Animal connu jusqu'à présent, dont le dedans et le dehors lui ressemblent d'une manière si frappante »³².

La Mettrie a réduit la nature humaine aux simples conséquences de l'organisation corporelle, et il a renié la différence absolue entre l'homme et les animaux en disant que « des Animaux à l'Homme, la transition n'est pas violente »³³.

« L'Homme est une Machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, et conséquemment de la définir. C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands Philosophes ont faites *à priori*, c'est à dire, en voulant se servir en quelque sorte des aîles de l'Esprit, ont été vaines. Ainsi ce n'est qu'à *posteriori*, ou en cherchant à démêler l'Ame, comme au travers des Organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas,

découvrir avec évidence la nature même de l'Homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité possible sur ce sujet »³⁴.

« Les divers États de l'Ame sont donc toujours corrélatifs à ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, et ces causes, servons nous ici de l'Anatomie comparée ; Ouvrons les entrailles de l'Homme et des Animaux. Le moien de connoître la Nature humaine, si l'on n'est éclairé par un juste parallèle de la Structure des uns et des autres ! »³⁵

Pour La Mettrie, la supériorité de l'homme sur les animaux n'est plus le cadeau de Dieu, mais le fruit de l'éducation et du commerce dans la société civilisée. La Mettrie insiste sur le fait que l'éducation peut transformer l'instinct en esprit. Les animaux sont éducatibles. Il dénonce ainsi notre anthropocentrisme vaniteux :

« Malgré toutes ces prérogatives de l'Homme sur les Animaux, c'est lui faire honneur que de le ranger dans la même classe. Il est vrai que jusqu'à un certain âge, il est plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'instinct en naissant. (...) La Nature nous avoit donc faits pour être au dessous des Animaux, ou du moins pour faire par là même mieux éclater les prodiges de l'Education, qui seule nous tire du niveau et nous élève enfin au-dessus d'eux. Mais accordera-t-on la même distinction aux Sourds, aux Aveugles nés, aux Imbéciles, aux Fous, aux Hommes Sauvages, ou qui ont été élevés dans les Bois avec les Bêtes ; à ceux dont l'affection hypocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces Bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier ? Non, tous ces Hommes de corps, et non d'esprit, ne méritent pas une classe particulière »³⁶.

En déclarant : « ne bornons point les ressources de la Nature ; elles sont infinies, surtout aidées d'un grand Art »³⁷, La Mettrie a préparé le souhait d'Helvétius d'une éducation toute-puissante qui puisse façonner un ordre social meilleur en formant des génies.

Conclusion

La quête de soi-même demeure un des pôles les plus importants dans la tradition philosophique en Occident. Celle-ci est, en un sens, des interprétations variées de la formule socratique, « connais-toi toi-même ». La nature humaine a été souvent définie de façon dualiste. Platon par exemple croit l'existence de l'âme indépendante du corps³⁸. Selon la théologie catholique, l'âme humaine renfermée dans le corps après la chute survit après la mort de celui-ci en attendant le Jugement dernier.

Les sciences modernes, entre autres l'anatomie, ont permis que l'on comprenne le corps comme une machine mécanique, en le décomposant en pièces les plus simples possibles et en le recomposant de nouveau. La physique mécaniste de Descartes se fonde sur la distinction

radicale de la pensée (l'âme, l'esprit) et de l'étendue (le corps, la matière). Selon l'auteur des *Méditations*, l'animal n'est qu'une machine vivante, et l'homme n'en est qu'une aussi corporellement, s'intégrant dans l'Univers mécanique. Si l'homme diffère de l'animal, selon lui, c'est que le Dieu joint une âme à son corps.

Les philosophes matérialistes du XVIII^e siècle ont beaucoup repris de la théorie cartésienne de l'animal-machine, mais ils ont rejeté, entre autres avec La Mettrie, la définition dualiste de la nature humaine. Les activités spirituelles de l'homme, d'après le philosophe-médecin, peuvent s'expliquer d'après les lois des mouvements matériels comme tous les phénomènes de l'Univers.

Pour les partisans de la compréhension mécanique de la nature humaine, il est nécessaire d'expliquer sans référence au Dieu créateur l'origine de la raison, de la langue, ou de la sociabilité, ce que l'on avait considéré les facultés réservées à l'homme. En prenant l'anatomie comme modèle, les philosophes des Lumières ont tout décomposé. Ils disséquent pas seulement le corps de l'homme mais aussi ses facultés intellectuelles par « l'anatomie métaphysique ». En suivant les lois universelles de la physique mécaniste, ils détruisent la frontière entre humanité et animalité et la remplacent par la différence de niveaux de l'éducation. Si les discours sur l'éducabilité des « sourds-muets » au XVIII^e siècle peuvent être identifiés avec la philosophie des Lumières, c'est parce qu'ils fournissent à cette dernière des exemples vivants situés précisément à cette frontière.

Notes

* Conférence prononcée au Collège international de philosophie (Paris) le 5 mai 2006 dans le cadre du séminaire dirigé par M. Jean-Luc Guichet : « Animalité et anthropologie, des Lumières à nos jours ». Je voudrais exprimer mes plus vifs remerciements à l'Institut National des jeunes sourds de Paris, qui m'a permis de consulter tout à fait librement les documents précieux conservés dans sa Bibliothèque historique. Dans les textes cités, je conserve l'orthographe des auteurs. C'est toujours moi qui souligne et (...) signifie mes omissions, [] mes ajouts.

- 1 « Der Mensch ist das einzige Geschöpf, das erzogen werden muß ». I. Kant, *Über Pädagogik*, in *Immanuel Kants Werke*, Berlin, B. Cassirer, 11 vol., 1912-1923, vol. VIII, 1923, p. 457.
- 2 Ferdinand Berthier, *Les sourds-muets avant et depuis l'abbé de L'Épée*, Paris, J. Ledoyen, 1840, p. 4.
- 3 *Institvtionvm*, 1.23.4: *Corpvvs ivris civilis*, recensvit G. Ch. Gebäver et post eivs obitvm editionem curavit G. A. Spangenberg, Gottingae, apud I. Ch. Dieterich, 2 vol. 1776-97, t. I, p. 17. *Codex*, 6.22.10 : *ibid.*, t. II, pp. 351-352.
- 4 Sur ce point on peut consulter entre autres Joseph-Guichard Du Verney, *Traité de l'organe de l'ouïe, contenant la structure, les usages et les maladies de toutes les parties de l'oreille*, Paris, E. Michallet, 1683.
- 5 *Journal des sçavans*, juillet 1747, pp. 435-438 ; sept. 1749, pp. 621-626. *Mercure de France*, août 1747, pp. 30-41 ; août 1749, pp. 141-159 ; mars 1750, pp. 150-158 ; mai 1751, pp. 144-149.
- 6 *Journal encyclopédique*, août 1792, t. vi, p. 248.

- 7 Condillac, *Traité des sensations*, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Presses Universitaires de France, 3 vol., 1947-1951, t. I, p. 222.
- 8 Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, Paris, Imprimerie Royale, 36 vol., 1750-1789, t. III, pp. 364-370.
- 9 Diderot, *Lettre sur les sourds-muets*, in *Œuvres complètes*, Paris, Hermann, 24 vol. parus, 1975- , t. IV, p. 140.
- 10 Cf. Claude Blanckaert, « 'Premier des singes, dernier des hommes?' les métamorphoses de l'homme-singe aux XVII^e-XVIII^e siècles », *Alliage*, Nice, Association ANAIS, n^o 7-8, 1991, pp. 113-129.
- 11 Voir les 59 planches qui se trouvent dans les XIV^e et XV^e volumes de l'*Histoire naturelle* de Buffon, consacrés à la « Nomenclature des singes ».
- 12 Le thème de l'isolement suscite des débats philosophiques et inspire les écrivains. On peut consulter par exemple des œuvres de J.-J. Rousseau (*Discours sur l'inégalité*, *Emile*, *Rêveries du promeneur solitaire*) et des pièces de Marivaux (*L'île des esclaves*, *La nouvelle colonie*).
- 13 Bonaterre, *Notice historique sur le sauvage de l'Aveyron et sur quelques autres individus qu'on a trouvés dans les forêts à différentes époques*, Paris, Panckoucke, An VIII (1800), p. 50.
- 14 Diderot, *op.cit.*, p. 142.
- 15 l'Épée, *La véritable manière d'instruire les sourds et muets*, Paris, Fayard, 1984, p. 9.
- 16 Roch-Ambroise-Auguste Bébien, *Essai sur les sourds-muets et sur le langage naturel, ou introduction à une classification naturelle des idées avec leurs signes propres*, Paris, J.-G. Dentu, 1817, p. 4.
- 17 Sicard, *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance: et qui peut être utile à l'éducation de ceux qui entendent et qui parlent*, 2^{nde} éd., Paris, Le Clere, An XI (1803), p. xliii.
- 18 *ibid.*, pp. ix-x.
- 19 *ibid.*, pp. xi-xii.
- 20 *ibid.*, p. xvi.
- 21 Pierre Desloges, *Observations d'un sourd et muet, sur un Cours élémentaire d'éducation des sourds et muets, publié en 1779 par M. l'abbé Deschamps*, Amsterdam et Paris, B. Morin, 1779, p. 15.
- 22 [Fontenelle], « Diverses observations de physique générale », *Histoire de l'Académie royale des sciences*, année MDCCIII, Amsterdam, G. Kuyper, 1707, pp. 19-31.
- 23 Le Cat, *Traité des sens*, Rouen et Paris, G. Cavelier, 1742, pp. 296-297.
- 24 Buffon, *op.cit.*, t. III, pp. 348-349.
- 25 *Mercure de France*, mars 1750, pp. 155-156.
- 26 « L'illustre secrétaire de l'académie des sciences a fort bien remarqué que le plus grand fonds des idées des hommes est dans leurs commerce réciproque » (Condillac, *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, in *op.cit.*, t. I, p. 47).
- 27 « On raconte qu'un sourd et muet ayant tout-à-coup recouvert l'ouïe et la parole, avoua qu'avant sa guérison, il n'avoit d'idées, ni de Dieu, ni de la mort » (Helvétius, *De l'Homme*, Paris, Fayard, 1989, 2 vol., t. I, pp. 151-152).
- 28 de Gérando, *La génération des connaissances humaines*, Paris, Fayard, 1990, pp. 99-100.
- 29 Cf. Jørn Schøsler, « Sensualisme et apologétique : l'enjeu métaphysique du 'sourd et muet de Chartres' », *SVEC*, 2001 : 12, Oxford, Voltaire Foundation, pp. 113-120.
- 30 Buffon, *op.cit.*, t. III, pp. 359-360.
- 31 *ibid.*, pp. 352-353.
- 32 La Mettrie, *L'homme-machine*, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Fayard, 2 vol., 1987, t. I, pp. 76-77.
- 33 *ibid.*, p. 78.
- 34 *ibid.*, p. 66.

- 35 *ibid.*, p. 73.
- 36 *ibid.*, pp. 86-87.
- 37 *ibid.*, p. 77.
- 38 Platon, *Ménon*, 86a.